

SAVOIRS D'AUJOURD'HUI SUR LES FEMMES. FEMMES DE SAVOIR AU TEMPS DES AVANT-GARDES. LE CAS DE JUANA CAPDEVIELLE, FEMME LIBRE

Claudie TERRASSON
UNIVERSITÉ GUSTAVE EIFFEL, LISAA EA4120

Je commencerai par commenter ce titre car on pourrait s'étonner de ne pas y retrouver le concept de « Liberté » en regard du terme « Femmes ». Le postulat de départ sera que le savoir peut être à même de favoriser l'émancipation des femmes conçue comme un cheminement vers la liberté déclinée sous de multiples formes (politique, économique, sexuelle, affective...). Le savoir comme capital s'inscrit dans des champs qui sont, comme Bourdieu l'a posé, des espaces de conflits dont l'enjeu est un pouvoir, fût-il symbolique (prestige) ou réel (pouvoir de décision, pouvoir d'expression), ce pouvoir sur l'autre supposant un rapport de domination¹ (BOURDIEU, 2001). C'est par cette entrée du(des) savoirs, entendu comme pouvoir et instrument potentiel de liberté (au premier chef, celui de s'identifier comme sujet et de s'exprimer), que j'interrogerai la question de l'émancipation des femmes en Espagne dans le premier gros tiers du XX^e siècle, jusqu'à la rupture de 1936.

Le premier syntagme « Savoir sur des femmes » vise à questionner l'historiographie, à la fois la conception de l'écriture de l'histoire mais également les conditions qui y président, que l'histoire s'applique au champ social, politique ou littéraire. L'écriture de l'histoire suppose une forme de pouvoir incontestable en ce sens qu'elle décide de faire parvenir ou pas aux générations futures la mémoire de tels ou telles protagonistes d'un moment donné ; pour les chercheurs, elle en limite l'accès et en conditionne la réception.

Le second syntagme pose la question « Des femmes de savoir » et revient à dresser (ou tenter de dresser – projet qui suppose en amont l'existence de sources, historiographiques ou autres) des portraits de femmes qui ont voulu avoir accès au(x) savoir(s). Il restera à interpréter cette démarche d'appropriation du(des) savoirs en se demandant si ces femmes l'ont entreprise mues par ce que l'on appellera une appétence intellectuelle, s'il s'agissait de s'inscrire au-delà, dans un mouvement d'émancipation à l'intérieur d'une société patriarcale et, enfin, si cette démarche revêt un caractère modélisant et paradigmique.

Je questionnerai d'abord « l'oubli » (silence fait autour) de la période des avant-gardes, puis l'invisibilité des femmes de savoir dans l'historiographie (qu'elle soit littéraire, politique, artistique). Outre que celle-ci a été écrite très majoritairement, si ce n'est exclusivement, par des hommes, il existe dans le cas espagnol un facteur historique majeur à cette invisibilité historiographique : les quasi 40 ans de dictature du national-catholicisme. La conception du statut de « la femme » dans cette idéologie obéit à une vision strictement essentialiste qui ne pouvait s'accommoder d'une histoire perpétuant la mémoire d'un modèle autre jugé déviant et subversif.

¹ Au long de ses travaux, Pierre Bourdieu a renouvelé la sociologie en élaborant une théorie globale pour laquelle il a forgé des concepts théoriques passés depuis dans le langage courant comme celui de champ ou de capital pour citer deux exemples. Dans l'ouvrage *Langage et pouvoir symbolique* (2001, reprise élargie de *Ce que parler veut dire* de 1982), il entreprend une critique de la linguistique structurale, plus largement des formalistes, en réintroduisant les conditions sociales et politiques de l'acte de langage et de communication. Dès lors, parler veut dire (pour paraphraser Bourdieu sommairement) instaurer une relation de pouvoir entre dominant·es et dominé·es.

De sorte que l'on ne savait que peu en termes de savoir sur les avant-gardes de manière générale (en littérature, on enseignait l'histoire d'une succession de générations de 98, 14, 27, 36...), et rien ou presque sur les avant-gardes féminines, sur ces femmes impliquées à faire progresser le pays : « adelantar el reloj de España », selon la métaphore souvent citée² (LEÓN, 1970 : 311), par leurs créations, leurs travaux, leurs actions qui ont pris des formes diverses... C'est ainsi que la presse espagnole (*El Mundo*, *El País*...) rapporte seulement à présent la redécouverte de lieux ou de noms liés à la mémoire du combat de ces femmes de savoir³.

Je m'intéresserai rapidement pour restituer le contexte aux lieux de sociabilité que certaines de ces femmes ont créés ou fréquentés (le Lyceum club de Madrid...) en lien avec l'appropriation des savoirs (littéraires, juridiques...), là encore massivement aux mains des hommes, ainsi qu'à leur entrée dans l'espace public (à commencer par la rue) et dans des lieux de pouvoir (Cortes). Je souhaiterais évoquer des femmes moins connues que les figures de proue que furent, par exemple, les femmes députées de la Seconde République (Margarita Nelken, Clara Campoamor, Victoria Kent) : tel est (ou fut) le cas des écrivaines María de Maeztu, María Zambrano, Zenobia Camprubí, Carmen Baroja, Isabel Oyarzábal, María Lejárraga ; moins connues également furent pendant longtemps les femmes du groupe anarchiste *Mujeres libres*, Mercedes Comaposada, Amparo Poch Gascón, Lucía Sánchez Saornil (NASH, 1976).

Il en allait ainsi jusqu'à une date récente de la bibliothécaire Juana Capdevielle, figure singulière de femme de savoir qui, pour s'être revendiquée libre, a été caricaturée puis oubliée, avant d'être redécouverte. S'interrogeant dans l'Espagne d'aujourd'hui sur sa mémoire, José Galán Ortega nous dit qu'elle fait partie des figures biaisées par la violence de l'histoire :

[...] convertidas, junto a muchos otros vectores del cambio social frustrado por la violencia de un golpe de estado y de una dictadura, en símbolos ambivalentes de modernidad que contribuyen a forjar o reforzar determinadas identidades, subordinados a una idea de ciudadanía republicana (GALÁN ORTEGA, 2017 : 274).

Une bibliographie a commencé à se constituer autour d'elle dans les années 2006-2007 à partir des travaux de Claudio Rodríguez Fer et Carmen Blanco⁴, une monographie lui a été consacrée en 2010, analysant son rôle de première femme bibliothécaire à l'université de Madrid (GALLEGO RUBIO, 2010) ; de même, un travail sur les femmes bibliothécaires rappelle l'absence et l'oubli de nombreux noms dont celui de Juana Capdevielle (SAN

² La métaphore de María Teresa León a été reprise dans un ouvrage écrit par une auteure venue du monde de la télévision (BALLÓ, 2016 : 189). Voir aussi : <http://www.lassinsombrero.com>

³ Pour exemple, cet article faisant état d'une annonce de l'agence de presse EFE en date du 08/03/2017 : « La placa del *Lyceum Club Femenino* descubierta hoy forma parte del *Plan Memoria* de Madrid, con el que el área de Cultura quiere “rescatar del olvido” a las mujeres que contribuyeron a la historia desde diferentes disciplinas. La política republicana Victoria Kent, la escritora María Lejárraga, la poeta Ernestina de Champourcín, Margarita Nelken, escritora y pionera del movimiento feminista, la pintora surrealista Maruja Mallo y la periodista Luisa Carnés serán recordadas a lo largo de este año » (http://www.teinteresa.es/politica/Madrid-pioneras-Lyceum-Club-Femenino_0_1755424904.html [Consulté le 12 mars 2017]). En décembre 2015, on pouvait lire ce commentaire : « Desde 1926 hasta el comienzo de la guerra civil hubo en Madrid una asociación de mujeres, el Lyceum Club Femenino [...] y, posiblemente, fue la más brillante generación de mujeres de la historia de España » (<http://www.larazon.es/cultura/cuando-la-vanguardia-era-cuestion-de-mujeres-AA11337755#Ttt148yj4JTwB2Fx> [Consulté le 11 mars 2016]).

⁴ Claudio Rodríguez Fer et Carmen Blanco, tous deux Professeurs à l'Université St-Jacques-de-Compostelle, lui ont consacré plusieurs textes poétiques, des articles en grande partie publiés dans la revue *Union libre* qu'ils dirigent.

SEGUNDO MANUEL, 2010) ; enfin, en 2015, la thèse déjà citée, qui relève du champ de l'histoire socio-culturelle de la mémoire, revient longuement sur cette figure (GALÁN ORTEGA, 2017). Derrière cet exemple exhumé de femme bibliothécaire se cachent des dizaines d'autres femmes bibliothécaires au parcours similaire auxquelles des études très récentes rendent un visage et une identité.

Le « Savoir sur des femmes », la question de l'historiographie

Deux phénomènes se sont conjugués pour rendre difficile l'accès au savoir sur les femmes : d'une part, l'historiographie des avant-gardes s'est longtemps située entre oubli organisé, auto-censure et censure directe, au moins jusqu'à la Transition espagnole (1975-1978, bornes *a minima*) ; d'autre part, l'historiographie des femmes des avant-gardes a été longtemps inexistante, l'invisibilité des femmes constituait un point aveugle de l'histoire, le résultat étant semblable à la part des anges⁵.

Je rappellerai très rapidement combien le terme « avant-gardes » recouvre des réalités culturelles, sociales et politiques très diverses, multiples, non monolithiques – y compris au plan des sensibilités et des idéologies –, voire contradictoires. Ainsi les Phalangistes ont pris une part active à ces mouvements (Ernesto Jiménez Caballero en est certainement l'exemple le plus paradigmatic⁶), côtoyant de futurs communistes, tel le poète César Muñoz Arconada, auteur du recueil poétique *Urbe*⁷ (MUÑOZ ARCONADA, 1928). Il ne sera pas question ici d'en ébaucher un panorama même superficiel.

Comme je l'ai mentionné, la raison de « l'oubli » est historique et très clairement idéologique : la mémoire de la période dite des « avant-gardes » qui a correspondu à un élan vers le nouveau s'est trouvée, au plan historiographique, prise en étau entre deux idéologies contraires, celle du pouvoir national-catholique ou franquiste (et des oligarchies qui la soutenaient, au premier plan desquelles l'Église catholique) et celle d'une opposition au régime dont l'horizon culturel se bornait à un réalisme social relativement dogmatique, comme cela est rappelé par José María Parreño :

Memoria pues doblemente borrada, por la animadversión de la cultura oficial a todo lo que oliera a novedoso – la esencia de la vanguardia – y por el desistimiento de una cultura de oposición, que veía el vanguardismo como un gesto superfluo, cuando no como una especie de enfermedad infantil del arte comprometido (PARREÑO, 2001 : 28-30).

L'historiographie actuelle qui a reconstruit assez récemment cette période, principalement depuis la fin des années 90, pose sans équivoque que l'essor vers la modernité

⁵ La métaphore relative au cognac ou à l'armagnac m'a paru appropriée pour désigner cette invisibilité des femmes, leur évaporation à l'intérieur de l'Histoire. J'y avais déjà eu recours lors d'une journée d'étude transversale sur le thème du Féminin-masculin à l'université Lille 3 en 2006.

⁶ Ernesto Jiménez Caballero (1899-1988) fut un des intellectuels d'avant-gardes parmi les plus actifs et productifs ; il fonda et dirigea la revue *La Gaceta Literaria* qui joua un rôle éminent dans la diffusion des postulats esthétiques du moment. Ayant noué des liens très étroits avec le fascisme italien, il évolua très vite vers des prises de position idéologiques qui firent de lui une des premières figures du fascisme espagnol. Franco le nomma ensuite ambassadeur pour écarter un homme influent dont la parole se faisait critique.

⁷ On pourra consulter l'étude de Claude Le Bigot, celui-ci précise en note 2 l'histoire éditoriale de ce recueil : « Dans l'achevé d'imprimer de l'édition originale, il est dit que le recueil est sorti des presses le 23 mai 1928, comme supplément de la revue *Litoral*, fondée par le poète Manuel Altolaguirre, qui dirigeait alors l'imprimerie SUR à Málaga. Pour notre travail, nous avons utilisé une copie de l'édition originale qui, pendant longtemps n'avait pas fait l'objet d'une réédition. Depuis peu, nous disposons d'un fac-similé grâce à l'entremise de Gonzalo Santonja. *Urbe* a été réédité à Palencia chez Cálamo en 2002 ». (LE BIGOT, 2018)

a été remarquable et particulièrement riche avant d'être brisé net par le *pronunciamiento* de 1936. Sous la Seconde République, plus particulièrement, les élites intellectuelles sont convaincues du rôle majeur des savoirs et de l'enseignement dans la modernisation du pays. Cette foi dans les savoirs est à relier à un courant plus ancien en lien avec la pensée du libéralisme politique, qui avait abouti à la création d'un centre laïque et public, la Institución libre de enseñanza (ILE). Son fondateur, Francisco Giner de los Ríos, a forgé, par une pédagogie ouverte, déliée des tutelles des autorités politiques et religieuses, des générations d'intellectuels acquis à l'idée de progrès par la raison, la science et l'art (dont Antonio Machado, María Moliner, María Zambrano). Ces élites se proposaient de faire rattraper au pays son retard face à l'Europe du Nord. En parallèle se développaient des mouvements sociaux et politiques dont l'anarchisme en particulier ; leur vision coïncidait au moins sur ce point, à savoir le rôle premier de l'éducation qui allait de l'alphabétisation à la diffusion des savoirs. Dans cet essor des savoirs et du savoir pour émanciper la nation, dans ces projets de libération par les savoirs, Rosa San Segundo Manuel souligne un paradoxe, celui de la part éminente prise par les femmes, qui contraste avec leur invisibilité historiographique :

La intelectualidad, junto con la cultura obrera, va a articular la culturización y modernización del país. En este proceso es fundamental la participación de las mujeres y, sin embargo, hay escasas referencias a su participación, a pesar de integrar la vanguardia intelectual (SAN SEGUNDO MANUEL, 2010 : 144).

Dans le domaine littéraire, l'espace occupé par les femmes dans les ouvrages (critiques ou historiques, dans les anthologies etc.) était singulièrement réduit, voire inexistant jusqu'à une date récente, comme le faisait observer, non sans un étonnement ingénue, Díez de Revenga, spécialiste de la période (DÍEZ DE REVENGA, 2001 : 72)⁸. Ce désert est le produit de lectures contrôlées et limitatives comme le souligne Alba Martín Santaella qui, s'appuyant entre autres sur les travaux d'Isabel Navas Ocañas, critique ce phénomène qui relève tant d'une invisibilité organisée que, tout simplement, d'un impensé :

Las lecturas están condicionadas por prejuicios, por hábitos de lectura, por nóminas ya establecidas y cerradas como definitivas por la historiografía académica. Determinan una forma de leer los textos, la concepción y jerarquía de los autores y de las épocas literarias. Es imprescindible leer las ausencias. En este sentido, muchas de las interpretaciones que se han hecho de la generación o grupo poético del 27 son masculinas y excluyentes (MARTÍN SANTAELLA, 2013 : 69).

Assez récemment, un ouvrage écrit par une journaliste audio-visuelle et qui fait suite à son documentaire, *Las sinsombrero* (BALLÓ, 2016), a rappelé opportunément l'existence, le visage, la trajectoire de certaines de ces femmes qui ont gravité autour de la génération connue comme la génération de 27. La métaphore de la gravitation paraît à même de restituer la place de ces femmes satellites d'une planète centrale masculine, du moins dans l'historiographie qui prévalait jusqu'ici. L'ouvrage, bien qu'il manque parfois de rigueur scientifique au plan du discours, exhume le mouvement de libération nommé le « sinsombrerismo » : celui-ci portait une revendication de liberté face aux conventions du moment qui imposaient aux femmes de la bonne société de se couvrir la tête et de ne point sortir « en cheveux », selon l'expression consacrée. Derrière ce mouvement se trouve en creux le souci de ces femmes nouvelles d'être libres d'occuper l'espace public comme sujets à part entière : « Uno de los fenómenos modernos que más ha contribuido a alterar la fisionomía de la sociedad civilizada es el de la mujer circulante y actuante » (SALAVERRÍA,

⁸ Francisco Javier Diez De Revenga semble découvrir l'existence de Lucía Sánchez Saornil (ou Luciano San Saor ainsi qu'elle signait) : alors qu'elle fut en son temps une des figures de l'Ultraïsme madrilène, il écrit « [...] misteriosa y casi desconocida hasta hace muy poco » (DÍEZ DE REVENGA, 2001 : 72).

1926 : 5-6). *Las sinsombrero* dénonce les points aveugles de l'historiographie longtemps dominante par son sous-titre *Sin ellas la historia no está completa*.

Vouloir parler des femmes de savoir est donc resté jusqu'aux années 90 une tâche ardue, tant l'accès de celles-ci à une visibilité historiographique leur était fermé. Des articles de presse très récents témoignent à l'envi de cet oubli ; ils donnent lieu aujourd'hui à une redécouverte étonnée, voire enthousiaste, quasiment un siècle plus tard, de l'existence de lieux de savoir féminins, de femmes de savoirs.

Femmes de savoir. Éléments de contextualisation

Avant la proclamation de la Seconde République, sous la Restauration puis la dictature de Miguel Primo de Rivera, les femmes avaient peu accès aux études supérieures (sans compter les multiples contraintes comme celle d'être accompagnées par un chaperon à l'université) et encore moins au monde du travail. Le décret royal du 2 septembre 1910 (ZABALA-VÁZQUEZ, 2012 : 108) leur ouvrait en théorie l'accès aux concours de fonctionnaires, en particulier dans la magistrature et les bibliothèques, mais dans le réel cette liberté leur était refusée et les femmes se heurtaient à des obstacles sans fin.

Néanmoins, mues par l'exemple des suffragettes anglaises, des femmes prirent en main leur destin pour créer des lieux de sociabilité et d'éducation. Ce fut d'abord, sur le modèle de la *Residencia de estudiantes* de Madrid, créée en 1910 pour faire suite à la ILE, son pendant féminin, la *Residencia de Señoritas* créée en 1915 à Madrid. Elle fut dirigée par María de Maeztu, universitaire et pédagogue reconnue à l'international (elle donna des conférences dans les Universités de Columbia, México, Oxford, fut nommée *docteure honoris causa* du Smith College) ; sous la Seconde République, elle occupa des fonctions politiques en lien avec l'éducation (*Consejera de Instrucción Pública*). Ces rares espaces apparaissent comme des îles dans un océan de lieux fermés aux femmes, du moins non accompagnées par un homme de leur famille comme le rappelle une étude sur les associations : « Paralelamente, la mayoría de las asociaciones culturales y recreativas solo permitían asociarse y acceder a sus locales a los hombres » (ARNABAT MATA, 2019 : 202).

Il en résulte que les femmes créèrent leurs propres espaces. J'évoquerai surtout un des lieux les plus emblématiques de ce mouvement d'émancipation par les savoirs, le *Lyceum club*, qui fut fondé en 1926 et dont les activités durèrent jusqu'à la guerre en 1936. Il avait vocation à être un espace de formation, de diffusion et d'appropriation des savoirs (littéraires, juridiques...) et il était présidé par la figure prestigieuse de María de Maeztu. Il était doté d'une bibliothèque où les femmes organisaient des conférences y invitant des figures masculines de renom ou nouvelles. Nombreuses furent les femmes impliquées dans la gestion et l'organisation des départements de la bibliothèque (art, littérature, droit) : Isabel Oyarzábal et Victoria Kent en étaient les vice-présidentes, Zenobia Camprubí s'occupait du secrétariat aux relations internationales, María Lejárraga de la section de littérature de la bibliothèque. De Victoria Kent, aujourd'hui figure connue, je rappellerai qu'elle fut une des premières femmes avocates, députée de la République (1931-1936), directrice des prisons de 1931 à 1933), responsabilité dans le cadre de laquelle elle mit en place de nombreuses réformes éducatives. Victoria Kent œuvra au sein du Lyceum club dans le sens d'une formation des femmes à leurs droits civiques, tout comme une autre future députée, Margarita Nelken, les deux s'opposant par ailleurs au droit de vote des femmes réclamé par Clara Campoamor. La polémique tournait autour de la nécessité d'éduquer les femmes préalablement à l'obtention de ce droit : il fut voté par les Cortes le 1^{er} octobre 1931, Clara Campoamor l'ayant emporté.

Sociologiquement, les femmes du *Lyceum* formaient un groupe homogène, elles appartenaient à une classe aisée et privilégiée, la bourgeoisie éclairée. Une des plus connues est María Zambrano. Un ouvrage récent de 2015 pointe par son titre *Las republicanas "burguesas"* (DE LA FUENTE, 2015) ce qui semble être un paradoxe, qui ne fait que reprendre ce que fut le postulat du philosophe Ortega y Gasset : créer une élite pour les masses. Dans notre perspective liant émancipation et savoir, on observe que toute l'historiographie actuelle sur ces femmes met en relief leur aspiration à une formation intellectuelle et la conviction que l'émancipation féminine passe par la voie des savoirs.

Avec la proclamation de la 2^{de} République, les choses s'accélèrent et s'élargissent socialement puisque de nouvelles femmes aux origines sociologiques distinctes vont pouvoir accéder pour la première fois aux études supérieures et au marché du travail (*via* les concours administratifs) comme le rappelle l'étude intitulée « *Mujeres bibliotecarias durante la II República: de vanguardia intelectual a la depuración* » :

Las mujeres van a ser partícipes de este proceso. Son mujeres bibliotecarias, intelectuales, republicanas, modernas, jóvenes, vanguardistas, innovadoras y feministas que conformaron la primera generación de mujeres que acceden a los estudios universitarios y ocupan trabajos cualificados, lo que empezó a dar sus frutos al incorporarse al medio laboral. Y donde primero se van a incorporar va a ser en el magisterio y en el Cuerpo de Facultativos de Bibliotecarios y Archiveros. (SAN SEGUNDO MANUEL, 2010 : 145)

Une des plus connues est María Moliner : « en 1922, después de haber estudiado Filosofía y Letras en Zaragoza, se incorporó al Cuerpo Facultativo y trabajó, hasta 1970, como archivera – primero – y bibliotecaria – después – en la Universidad Complutense » (ZABALA-VÁZQUEZ, 2012 : 109). À côté des figures bourgeoises évoquées précédemment, c'est donc une nouvelle classe sociale qui fait son apparition : enfants de travailleurs, d'employés. Tel est le cas de Juana Capdevielle qui sera évoquée plus tard (fille d'hôteliers), mais également celui de María Moliner qui a dû travailler tôt pour aider financièrement sa famille. La politique volontariste de la République va permettre une réelle intégration des femmes dans la sphère publique et leur visibilité à part entière, non comme auxiliaires ou en position subalterne mais avec des responsabilités en vertu de leurs compétences et qualifications : « El ámbito bibliotecario y el Cuerpo de Facultativo van a ser pioneros en la incorporación de las mujeres con titulación universitaria al mundo laboral » (SAN SEGUNDO MANUEL, 2010 : 145). En quelques mois, les décrets de création se succèdent. Sur le terrain, cela se traduit par une convergence d'actions qui vont vers la création des *Misiones pedagógicas* en mai 1931 (alphabétisation, diffusion des savoirs), puis vient la création de bibliothèques : « el Patronato de las Misiones Pedagógicas creó un número muy elevado de bibliotecas. Así, en 1932 se crearon 1.182, en 1933 fueron 1.973 las bibliotecas creadas, en 1934 el número ascendió a 2.306 y en 1935 se alcanzó la cifra de más de 5.000 » (SAN SEGUNDO MANUEL, 2000 : 517). Est créé également un système de bibliothèques ambulantes en août 1931, puis, c'est la « Junta de Intercambio y Adquisición de Libros para Bibliotecas Públicas » en novembre de la même année. La dynamique se poursuit jusqu'en février 1937, soit en pleine guerre, avec la création du « Consejo Central de Archivos, Bibliotecas y Tesoro Artístico », pour lequel María Moliner avait conçu un système de mise en réseau (dans le champ de la biblio-économie) : « Plan para una Organización General de las Bibliotecas Públicas ». Toutes les études spécialisées dans le domaine des bibliothèques, leur politique et leurs actions montrent le rôle prépondérant et éminemment actif des femmes de cette première génération de femmes diplômées qui passent des concours, les réussissent et s'investissent dans des actions sur le terrain de diffusion des savoirs.

Dans le même temps, dès 1936, dans le camp national l'épuration avait commencé. Manuel San Segundo cite le témoignage du bibliothécaire républicain Juan Vicens de La Llave lors de l'Exposition Universelle de 1937 à Paris : « [...] la historia es simple, siempre la misma: el bibliotecario es fusilado, los libros son quemados y todos los que han participado en su organización son fusilados o perseguidos » (VICENS DE LA LLAVE, 2002 ; SAN SEGUNDO MANUEL 2010 : 147). Ce mécanisme d'épuration et d'autodafé mis en place manifeste très clairement la crainte des pouvoirs fascistes envers l'instruction publique et populaire comme ferment de liberté. Dans ce processus, les femmes bibliothécaires étaient tout particulièrement visées :

La totalidad de la vida de los bibliotecarios era sometida a intensos informes donde se investigaban sus actuaciones públicas, profesionales y privadas; esto último era aplicado fundamentalmente a las mujeres (SAN SEGUNDO MANUEL, 2010 : 150).

María Moliner, qui s'était engagée comme des dizaines d'autres dans une entreprise d'émancipation par les savoirs et qui avait occupé des fonctions de direction de bibliothèque, fut sanctionnée, interdite d'activité, rétrogradée puis mutée en province loin de son mari, lui aussi victime de semblables brimades et humiliations. Bien qu'ayant travaillé de longues années à son dictionnaire *Diccionario de Uso del español* et l'ayant publié, elle ne fut jamais élue à la RAE où elle se présenta en 1972. María Moliner était une femme éminente par son triple rapport aux savoirs conçus comme vecteurs de liberté. Non seulement elle avait acquis des connaissances et elle les avait diffusées, mais elle était également une femme qui en avait produit par son ouvrage et ses travaux dans le champ de la biblio-économie.

Dans ce cadre, le cas de la bibliothécaire Juana Capdevielle San Martín est exemplaire même si, au moment de son exécution, elle n'exerçait plus son métier, étant en disponibilité pour suivre son époux en Galice où il occupait un poste officiel pour la République. Sa figure fut très largement oubliée jusque vers les années 2000, tant dans les milieux savants que dans le grand public.

Juana Capdevielle San Martín, entre oubli et controverse

En Galice, aujourd'hui, sa mémoire exhumée est indissociable de celle de son époux qui occupait, au moment du coup d'État de juillet 1936 contre la 2^{de} République, des fonctions politiques majeures bien qu'il fût un tout jeune homme. Il n'avait en effet que 25 ans et il était le plus jeune gouverneur civil en Espagne, en l'occurrence celui de la Corogne, où il avait été nommé par le président du gouvernement, Casares Quiroga. Ainsi que le souligne José Galán Ortega, cette nomination signifiait la reconnaissance de compétences intellectuelles hors pair, d'un parcours académique brillant (fils du peuple devenu universitaire, son père travaillait à la RENFE), ainsi que d'un engagement politique marqué au sein des associations étudiantes républicaines (FUE, fédérations universitaires des étudiants de droit), voire d'une ambition politique vive :

Francisco Pérez Carballo fue nombrado gobernador civil de A Coruña por el gobierno Azaña en abril de 1936. Esta designación constituyó, en parte, un reconocimiento político de la trayectoria precoz de un joven de veinticinco años, ya curtido en la lucha política y estudiantil iniciada en los últimos años de la dictadura de Primo de Rivera (GALÁN ORTEGA, 2017 : 275).

Il fut assassiné dès le 26 juillet 1936 ; son épouse enceinte le fut peu après sur la route (pratique de la *saca* et du *paseo*) aux environs du village de Rábade. Elle fut enterrée d'abord

anonymement, puis quelques temps après son identité fut inscrite sur la tombe (BLANCO, 2006 : 14-15). José Galán Ortega fait état de la relative pauvreté des archives sur le couple :

[...] tanto de Francisco Pérez Carballo como de su esposa, Juana Capdevielle [...] sólo ha trascendido hasta ahora, en realidad, su recuerdo, ante la carencia de estudios historiográficos específicos dedicados a ellos (GALÁN ORTEGA, 2015 : 5).

Au-delà de cette première difficulté, il fait également remarquer celle de travailler encore aujourd’hui sur ce type de matériau (mémoire, souvenir, témoignage), lié à une période qui reste brûlante et qui obscurcit encore un peu plus le réel historique. Dans son introduction, il développe de nombreuses pages sur Juana Capdevielle et insiste sur le fait que la femme du jeune gouverneur civil incarnait alors la figure de la femme nouvelle, une femme de savoir : « intelectual, mujer avanzada a su tiempo [...] » (GALÁN ORTEGA, 2015 : 5).

Carmen Blanco, universitaire et écrivaine galicienne, lui a consacré plusieurs travaux pionniers rappelant son parcours : la réussite du concours, son statut de première femme bibliothécaire de la Complutense. En outre Juana Capdevielle avait développé des activités associatives bénévoles, en particulier de trésorière. Elle s’impliquait également dans la grande bibliothèque privée d’une institution prestigieuse, l’Ateneo de Madrid, qu’elle dirigeait et où elle avait connu son futur mari. Rosa San Segundo Manuel, s’appuyant sur sa lecture du recueil *Ámote vermelha* de Claudio Rodríguez Fer (RODRIGUEZ FER, 2009), en conclut : « El temor y el odio a la mujer liberal, intelectual y feminista se materializó en el asesinato de esta bibliotecaria, símbolo de lo que fueron víctimas las mujeres vanguardistas » (SAN SEGUNDO MANUEL, 2010 : 151). Il est significatif de constater que l’évocation de Juana Capdevielle s’insère dans un chapitre intitulé « Bibliotecarias no presentadas, exiliadas o desaparecidas » (SAN SEGUNDO MANUEL, 2010 : 150.)

De la lecture de la thèse de Galán Ortega, il ressort également que si le couple se retrouva victime d’une propagande destinée à les salir, Juana Capdevielle fut davantage visée. Très vite après sa mort ont circulé des représentations qui en faisaient une virago intolérante, fanatique et déchaînée, dominant son mari réduit à un pantin. On retrouve là tous les poncifs qui traduisent la peur face à la femme qui se libère. Juana Capdevielle est plus morte des préjugés qui s’attachaient à la femme libre que du fait de ses engagements antérieurs à Madrid, ou du fait d’une appartenance idéologique qu’elle n’avait pas manifestée vraiment. Si María Moliner était membre du syndicat UGT, tel n’était pas le cas de Juana Capdevielle. Or son souvenir a donné lieu à de multiples manipulations, déformations caricaturales qui semblent dépasser le seul affrontement idéologique.

Sa figure a ainsi concentré toutes les attaques, quand bien même celle de son mari n'est pas sortie indemne de la réécriture de l'histoire par le franquisme, comme le montre la thèse de Galán Ortega. Outre qu'elle apparaît comme une femme diplômée, femme de savoirs et femme libre du fait de son métier, comme les autres bibliothécaires de la 2^{de} République, Juana Capdevielle avait marqué son temps par son implication dans des journées scientifiques en 1933. La cause est probablement à rechercher dans ces activités qui avaient donné lieu à polémique et censure.

Une femme de conviction, une femme libre

Juana Capdevielle avait en effet participé aux *Primeras Jornadas Eugénicas españolas de Genética, eugenésia y pedagogía sexual*⁹, tenues à Madrid en 1933, vers la fin du *bieno blanco*¹⁰. Marie-Aline Barrachina, qui a consacré plusieurs travaux pionniers à ces problématiques dès les années 1990 (BARRACHINA, 1993 : 43-55), rappelle combien l'organisation des rencontres autour de la planification de la natalité avait été problématique alors même que les organisateurs avaient pris maintes précautions, ceci en raison de l'annulation d'une première tentative d'organisation de congrès en 1928. Cette année-là en effet, le colloque fut interdit *in fine* par Miguel Primo de Rivera, au motif que les questions traitées étaient immorales : « En 1928, la dictadura de Primo de Rivera interrumpe por “regodeo pornográfico” la serie de conferencias previstas, cortando así de raíz el debate socio-político sobre un problema urgente de sociedad: la planificación de la natalidad » (BARRACHINA, 2004 : 1003). Pourtant, il s'agissait de travaux organisés par des institutions scientifiques :

Las primeras “Jornadas” habían sido organizadas en 1928 por iniciativa de la Gaceta Médica Española, en el recinto de la Facultad de Medicina de San Carlos, con el asentimiento de varias entidades de prestigio en los ámbitos científicos, como el Colegio de Doctores de Madrid, la Sociedad Española de Biología, la Sociedad Española de Antropología y la Sociedad Ginecológica Española. (BARRACHINA, 2004 : 1005)

Malgré ces garde-fous (en particulier, maintenir un équilibre entre les intervenant·es en invitant de nombreux catholiques pratiquant·es, mettre en avant le statut académique des conférencier·es, juristes ou professeur·es de médecine), et en dépit de l'accord initial du gouvernement de Primo de Rivera, l'organe catholique *El Debate* très vite se déchaîna et orchestra une campagne virulente à l'encontre des journées, exigeant leur interdiction. Sur le fond, l'opposition est clairement idéologique et ne relève pas d'une position scientifique, comme le souligne Marie-Aline Barrachina :

Para la derecha católica – y por cierto, esto no es nada sorprendente –, cualquier ponencia pública acerca del cuerpo, cualquier consideración acerca del proceso fisiológico que aboca a la maternidad participa de la culpa y del pecado. Sin embargo, más que la cuestión científica y humana, lo que preocupa a los oponentes a las jornadas eugénicas de 1928 es su carácter subversivo del orden familiar y social (BARRACHINA, 2004 : 1008).

On touchait donc là à ce qui constituait le socle de la société catholique traditionnaliste : la famille construite autour de la « femme » naturellement vouée à être mère et la question de la maternité comme destin pour celle-ci, vision essentialiste qui nie la liberté des femmes de se construire comme sujets. Le concept de « maternité consciente » était au cœur du mouvement scientifique eugéniste : il fondait les postulats des médecins et plus particulièrement des juristes eugénistes ; ceux-ci prônaient une forme de limitation des naissances pour préserver la santé des enfants et des femmes, pour assurer un minimum de vie matériellement décente. Cela supposait en amont toute une éducation sexuelle, impliquait d'apporter aux femmes des savoirs biologiques sur le fonctionnement de leur propre corps et sur celui des hommes, et par là, sur la maîtrise de leur contraception. Ces connaissances et savoirs remettaient en cause la vision orthodoxe du *corpus* religieux catholique : c'est bien

⁹ Dans le domaine de la *Eugenética*, on pourra citer les noms de Huerta, Madrazo. Quant à Ángel Santos Vila, il définit ainsi les objectifs de la théorie en parlant de : « [...] fin higiénico social [que] tiende al mejoramiento de las generaciones futuras, a la disminución de la mortalidad prematura y a evitar en parte el pauperismo » (LÁZARO, 2009 : 65).

¹⁰ Le terme désigne les deux premières années de la République pendant lesquelles le gouvernement, alliance de partis de gauche, lança un certain nombre de réformes.

pourquoi elles furent caricaturées, déformées et assimilées par les opposant·es aux théories de l'amour libre et à la pornographie.

Dans cette lignée de 1928 et en s'entourant par anticipation de multiples précautions, les journées de 1933 entendaient brasser des préoccupations sociales hygiénistes et éducatives, comprenant aussi bien les théories de Jean Piaget que le contrôle des naissances, l'éducation des femmes à la contraception et au soin des nourrissons. M. A. Barrachina retrace les enjeux nouveaux et dérangeants pour le corps social de ces débats :

[...] aquellas jornadas de debate y de divulgación científica se distinguen de las publicaciones e intervenciones anteriormente evocadas en la medida en que pretenden abrirse a la mayoría, y que se trata ahí, explícitamente, de romper el silencio y el doble lenguaje tradicional imperante en cuanto se trata de sexualidad y de procreación (BARRACHINA, 2004 : 1005).

Lors des journées de 1933, l'optique sociale des discussions autour de l'eugénisme est plus marquée qu'en 1928. Les interventions dessinent en creux une société où les femmes sont actives en décidant sciemment de leur procréation : plusieurs des interventions portent clairement sur la place des femmes, leur rôle dans la sexualité et le contrôle des naissances. Parmi les conférencier·es se trouve Juana Capdevielle : sur un groupe de 13 personnes recensées par M. A. Barrachina, elles ne sont que deux femmes à intervenir (BARRACHINA, 2004 : 1014). Juana Capdevielle intitule sa conférence « El problema del Amor en el ambiente universitario », soit un titre relativement vague, plus centré sur une notion qu'un véritable savoir. Mais elle inscrit la réflexion dans le cadre de l'université, lieu de savoirs. On est en droit de s'interroger sur la motivation d'un tel titre : prudence de la conférencière ou volonté de marquer qu'elle n'est ni juriste ni médecin et de signifier sa place de femme ? Au final, il ressort que pendant ces rencontres de 1933, Juana Capdevielle s'est montrée très active, discutant dans sa conférence et lors des débats certaines thèses, ainsi que cela apparaît dans les actes¹¹. Carmen Blanco nous dit :

[...] rebateu as teorías mixoginas de Nôvoas Santo e escindidas de Sender, ao tempo que expuso unha concepción do amor asentada sobre os postulados de valentía e da sinceridade, da libertade e da responsabilidade que caracterizan a súa sinxela e forte personalidade (BLANCO, 2006 : 14)¹².

On peut penser à bon droit qu'aborder la question de l'éducation sexuelle dans un aéropage principalement masculin devait fortement déranger les convenances et y revendiquer des postulats d'égalité et d'équilibre entre sexes bien davantage encore. De surcroît, la conférencière avait une qualification de bibliothécaire : elle sortait ainsi de son champ de compétence reconnu et elle affichait clairement des convictions socialement engagées en faveur de la liberté des femmes, comme le souligne l'article de Carmen Blanco (BLANCO, 2006). Un autre travail, celui d'Ana Isabel Simón Alegre (SIMÓN ALEGRE, 2009), commente le discours de Juana Capdevielle lors du congrès de 1933 et en cite quelques passages, en particulier celui où la conférencière situe la place à partir de laquelle elle s'exprime, à savoir celle d'une femme revendiquant son sexe et son désir amoureux : « Juana

¹¹ Luis Miguel LÁZARO la mentionne dans la note 92 de son article : « Junto a las ponencias oficiales específicas sobre el tema, uno de los Cursillos desarrollado en paralelo fue el de “Pedagogía y Eugenia” con el lema general de “Educación sexual en el hogar y en la escuela”. Impartido en los locales de la “Federación Escolar Hispano-Americana”, contó con las conferencias de los maestros Rodolfo Tomás Samper, Luis Huerta, y las doctoras N. González Barrio y Juana Capdevielle » (LÁZARO, 2009 : 86).

¹² Traduction proposée : « Elle discuta les théories misogynes de Nôvoas Santo et celles d'exclusion de Sender, tout en exposant une conception de l'amour fondée sur des postulats de courage et de sincérité, de liberté et de responsabilité qui caractérisent sa personnalité simple et forte ».

Capdevielle conferenciaba partiendo de sí misma, de su sexo, como fuente de autoridad y respeto fuera de cualquier teoría que pretendiera rebajar su expresión y calidad de su investigación » (SIMÓN ALEGRE, 2009 : 300). Simón Alegre interprète le discours de Juana Capdevielle comme l'affirmation d'une sexualité, d'un désir et d'un amour partagés entre hommes et femmes. Or cette affirmation du sentiment amoureux permet à Capdevielle d'inverser la critique faite aux femmes : elle postule que l'absence de morale et le libertinage ne sont pas à chercher du côté des femmes mais bien du côté des hommes, et dans cette optique, elle ironise sur la volonté de domination des femmes en parodiant le lexique guerrier masculin comme le montre l'expression « todas las trampas y emboscadas » citée par Simón Alegre (SIMÓN ALEGRE, 2009 : 300). Dernier point non négligeable, la conférencière avait, en préambule à son intervention, souhaité répondre au prestigieux médecin catholique Nôvoas Santo. Ana Isabel Simón Alegre atténue d'ailleurs quelque peu la portée de cette réponse par l'adverbe « *educadamente* » quand, en réalité, le ton de Juana Capdevielle est éminemment ferme et surtout très ironique quand elle affirme que le problème se trouve chez les hommes :

Y, antes de empezar a hablar del problema masculino, necesito hacer una advertencia leal; yo soy mujer y, además muy satisfecha de serlo. Ese complejo de inferioridad que ha impulsado a tantas mujeres a imitar los usos, vestidos y gestos masculinos, yo no lo he sentido nunca. Ni siquiera la espléndida disertación de hace unos días de vuestro maestro señor Nôvoa Santos ha podido hacerme comprender la inferioridad femenina, la desgracia de ser mujer, y creo que el destino de esta en el mundo es algo tan maravilloso que si yo hubiera de vivir otra vida y me preguntasen previamente mi opinión, pediría resueltamente volver a ser mujer (SIMÓN ALEGRE, 2009 : 276).

C'est ce que souligne Marie-Aline Barrachina dans sa propre analyse du discours : loin de se montrer agressive, Juana Capdevielle manifeste une maturité et une assurance remarquables, selon l'historienne, pour l'époque et les circonstances :

Para empezar, Juana Capdevielle lleva tranquilamente la contraria a todos aquellos notables que han mostrado cierta compasión para con las mujeres y su condición. Orgullosamente, Juana Capdevielle reivindica su feminidad como una plena realización (BARRACHINA, 2004 : 1023).

L'intérêt de son exposé réside dans le fait qu'elle dénonce une situation ancestrale, des représentations misogynes et les conséquences sociologiques qu'elles entraînent :

Finalmente, Juana Capdevielle milita a favor de una vida amorosa completa y sincera, en la que el abandono de las reglas sociales tradicionales no implica el desorden amoroso, sino al contrario la reconciliación de las aspiraciones del cuerpo y del espíritu, con el más riguroso respeto de la dignidad. Pero sus conclusiones son poco optimistas. La sociedad española de los primeros años de la Segunda República, según ella, no está dispuesta todavía a acoger sin miramientos a aquella mujer "consciente y responsable" que empezaba a construirse (BARRACHINA, 2004 : 1023).

Une interrogation subsiste quant à la jonction qui ne s'est pas opérée, à ce que l'on en sait, lors de ces journées avec une figure féminine du milieu médical, fortement intéressée par ces questions sur le plan idéologique et qui s'y impliquait sur le plan professionnel : la médecin Amparo Poch Gascón, une des trois fondatrices de Mujeres libres, avec Mercedes Comaposada et Lucía Sánchez Saornil. Aujourd'hui, l'historiographie a rétabli la présence et l'identité d'Amparo Poch Gascón. Femme médecin, de conviction anarchiste, militante féministe très investie dans l'éducation populaire et sexuelle, elle a œuvré dans le sens d'une éducation des femmes et de leur réappropriation de leur corps : très tôt, elle écrivit des chroniques éducatives et revendicatives dans le journal de Saragosse, *La Voz de Aragón* ; en 1931, toujours à Saragosse, elle publia un guide pour les mères très souvent cité dans les

ouvrages sur les femmes, la *Cartilla de Consejos a las Madres*. La revue *Mujeres libres* (créée en 1934 à Madrid puis publiée à Valence) lui servit d'organe de diffusion pour des articles d'éducation sexuelle. Tous ses originaux ont été réunis et édités par Antonina Rodrigo (RODRIGO, 2002). La raison de cette non convergence (dans l'état actuel des connaissances) entre Poch Gascón et Capdevielle fut-elle d'ordre idéologique ? Pour l'heure, la question reste ouverte.

Il convient d'ajouter un dernier élément de nature biographique qui, certes, peut paraître anecdotique mais qui, dans une province alors périphérique et rurale comme la Galice, pouvait choquer : Juana Capdevielle était plus âgée que son mari de plusieurs années. Cet élément qui contrevenait aux représentations sociales de « la femme » aurait participé encore un peu plus aux caricatures qui ont entouré son assassinat (femme dominatrice, virago...). On remarquera combien la figure de femme de savoir a été entièrement gommée, comme pour mieux la disqualifier. Par ailleurs, l'abandon de ses fonctions et activités de bibliothécaire à Madrid, dans lesquelles elle était très investie et reconnue et où manifestement elle s'accomplissait, afin de suivre son époux nommé à de hautes fonctions en Galice, peut surprendre. Là encore, l'état actuel des recherches ne permet pas de tirer des conclusions définitives.

C'est pourquoi il importe d'évoquer le travail de récupération et de diffusion de la mémoire de Juana Capdevielle sur le plan culturel et artistique, développé par Claudio Rodríguez Fer. Il lui a consacré deux poèmes, ainsi qu'une œuvre dramatique, *As costureiras*, soit *Les couturières* (RODRÍGUEZ FER, 2006 : 37-47). Celle-ci a été mise en scène sous le titre *Kilomètre 526*, qui renvoie à l'endroit exact de l'ancienne route Madrid-La Corogne où fut assassinée Juana Capdevielle et où l'on abandonna son cadavre dans un fossé. C'est précisément sur cet élément factuel que se fonde le premier des poèmes « Memorial dos foxos de Lugo, con Lorca ao lonxe (Fragmentos) / Mémorial des fossés de Lugo, et au loin Lorca (Fragments) » (RODRÍGUEZ FER, 2016 : 120-123). Le poète, dans un texte narratif métapoétique, associe la mémoire de la bibliothécaire aux nombreuses victimes de la répression, dans une énumération qui juxtapose noms et lieux d'assassinat. Par ce procédé litanique et testimonial, il institue le poème en véritable mémorial, ainsi que le postule le titre. L'accent est mis sur la brutalité et la violence de la répression par le leitmotiv *metrallas* (« mitraille ») et sur l'abandon des corps dans des fossés par la récurrence insistante de *cunetas* (« fossés »).

Fossés, fossés, fossés.

Là où à présent poussent des ronces
 Là où coule l'eau sur le chemin
 Il y eut autrefois un ruisseau de sang
 Semant de noms les fossés :
 Le fossé Camilo Díaz Baliño
 Quand on vient de Santiago.
 Le fossé Juana Capdevielle
 Quand on vient de la Corogne.
 Le fossé du fusillé anonyme
 en sortant de Lugo pour aller partout ailleurs.
 Le fossé Federico García Lorca
 qui comprend toute la plaine de Grenade.

Fossés, fossés, fossés (RODRÍGUEZ FER, 2016 : 123).

Le second poème, entièrement dédié à la figure de Juana Capdevielle comme l'atteste le titre « À Juana Capdevielle » (RODRÍGUEZ FER, 2016 : 126-129), joue sur des métaphores florales et sur le chromatisme pour dire la mémoire de cette femme associée à la

vitalité et à l'avenir. Dans la strophe qui clôt l'évocation de son assassinat, la voix poétique noue étroitement la jeune bibliothécaire à la République assassinée, par le symbole des trois couleurs – rouge, jaune, violet –, à l'évidence une manière de rendre présent le drapeau républicain :

À Rábade elle nous a laissé un œillet
pour réinventer l'amour, un tournesol
pour nourrir la paix, une violette
pour fabriquer d'autres avenirs plus femmes (RODRÍGUEZ FER, 2016 : 127).

Le choix des fleurs n'est pas uniquement guidé par ce seul souci ainsi que l'affiche le triptyque anaphorique où se revendent d'autres valeurs – amour, paix, avenir – chez la femme. L'œillet est traditionnellement la fleur populaire de l'amour (dans les chansons en particulier), il renvoie directement à la conférence de Juana Capdevielle sur ce thème en 1933. Le tournesol, par son mouvement circulaire qui suit l'astre solaire et par sa couleur de feu, se réfère au cycle vital tout en symbolisant l'enfant que portait Juana Capdevielle, à la fois promesse de vie et d'un avenir pacifique. Quant à la violette au parfum discret, elle demeure associée, depuis l'hommage que lui rendit Luis Cernuda, à la figure tourmentée du libéralisme intellectuel et politique incarné par Larra, le figaro espagnol douloureusement blessé par son propre pays. Rodríguez Fer joue ici sur un tissage intertextuel qui dessine aussi une continuité historique de la répression contre la pensée libre, façon peut-être de signifier la douloureuse utopie que fut la Seconde République où des femmes ont porté haut les valeurs du savoir et de la liberté. Dans ce poème, la figure de la femme de savoir (ce que manifeste le réseau lexical « idées, lire, archives, bibliothèque ») est étroitement liée à la femme qui s'exprime librement sur l'amour, incarnant ainsi une manière de modèle pour les autres femmes :

Un jour on recommencera à la lire.
Un jour on mettra en pratique sa théorie de l'amour sincère.
Un jour on donnera son nom à des archives et une bibliothèque.
[...]

Un jour les femmes seront elles-mêmes (RODRÍGUEZ FER, 2016 : 129).

Savoir et liberté des femmes

Pour conclure cette brève réflexion, deux rappels : d'une part, dans la présentation biographique de cette figure d'intellectuelle et de femme à laquelle il dédie son poème, Claudio Rodríguez Fer rétablit un certain équilibre entre les différents volets qui composent le portrait. Bien que longue, la citation me paraît utile :

Dans ce poème, il est question d'une femme d'origine béarnaise, Juana Capdevielle, qui est la protagoniste de l'une des nombreuses tragédies dont un grand nombre de femmes furent victimes par le simple fait d'être femmes. Juana Capdevielle était née dans une famille française d'hôteliers installés en Espagne. Elle étudia, vécut et travailla à Madrid, où elle obtint une licence en philosophie et lettres. Elle était camarade de María Zambrano, la future philosophe, et elle avait travaillé activement comme bibliothécaire et archiviste à l'Université et à l'Athénaeum. En 1934, lors d'un congrès de pédagogie sexuelle, elle présenta même un exposé intitulé "Le problème de l'amour dans le cadre universitaire", exposé dans lequel, face aux hypocrisies bourgeoises, elle défendait la parité amoureuse et la responsabilité commune des hommes et des femmes dans la procréation. Elle avait épousé le jeune professeur Francisco Pérez Carballo, gouverneur civil républicain de La Corogne. En 1936, on fusilla son mari et elle-même fut enlevée. Elle était enceinte, et pourtant elle fut assassinée et enterrée à Rábade, près de Lugo, le 18 août 1936, le jour même où l'on exécutait Federico García Lorca. Juana Capdevielle, enceinte et âgée de vingt-neuf ans,

ainsi que son époux, de vingt-cinq ans, symbolisent le changement voulu par la jeunesse progressiste, qui avait travaillé dans l'espoir de moderniser la société espagnole suivant les principes de justice et de liberté. Ces deux principes furent brutalement détruits par le soulèvement franquiste qui, dès le début, manifesta sa haine et sa crainte des femmes intellectuelles, capables de penser par elles-mêmes et par conséquent d'utiliser leur intelligence contre la barbarie fasciste. C'est à elle qu'est dédicacé le poème intitulé "À Juana Capdevielle", tiré du livre *Ámote vermella* ("Rouge je t'aime"). Ce poème a par ailleurs été gravé dans le bronze, sur un monument érigé en hommage à cette Républicaine par la petite ville de Rábade, où elle fut assassinée¹³.

D'autre part, Galván Ortega, dans une étude postérieure à sa thèse de 2015 soulignant le rôle majeur des deux professeurs de l'université de St Jacques de Compostelle, Claudio Rodríguez Fer et Carmen Blanco, pointe de la sorte le nécessaire travail à poursuivre dans l'exhumation mémorielle des figures de femmes :

En el proceso de recuperación de la memoria de Francisco Pérez Carballo y Juana Capdevielle, destaca la labor de los escritores y profesores universitarios Claudio Rodríguez Fer, director de la cátedra José Ángel Valente de la Universidad de Santiago de Compostela y autor del poemario *Tigres de ternura*, y Carmen Blanco, quien desde una perspectiva feminista (orientada hacia el vínculo entre la mujer, la literatura y las relaciones de poder y armonía entre sexos), ha reivindicado y homenajeado con especial intensidad la memoria de ambos en textos de diversa naturaleza (GALÁN ORTEGA, 2017 : 286)

Ces deux derniers rappels montrent d'abord combien être une femme de savoir, vouloir avoir accès au savoir, parler depuis un savoir, affirmer ainsi sa liberté et partant, sa qualité de sujet, a pu occasionner de multiples difficultés aux femmes des avant-gardes, voire les mettre en danger, le corps social se sentant lui-même remis en cause dans ses propres fondements par cette démarche d'émancipation *via* les savoirs. En second lieu, ces rappels soulignent la nécessité de poursuivre inlassablement les travaux de recherche (et leur diffusion) sur des figures de femmes qui ont été invisibilisées pendant presque quarante ans, fussent-elles connues ou inconnues en leur temps.

La question subsidiaire néanmoins demeure entière : en savoir davantage sur les femmes est assurément nécessaire pour compenser un déséquilibre historiographique séculaire tel que Virginia Woolf le moque dans son ouvrage bien connu, *Un lieu à soi* (WOOLF, 2016) ; il reste toutefois à se demander si cette condition est suffisante pour progresser dans le sens de l'équité, comprise en termes de liberté au sein du corps social.

¹³ Le poème a été souvent récité à l'occasion de journées de la mémoire en Galice, il a été lu accompagné d'une présentation en français à l'Université Paris-Est-Marne-la-Vallée le 27 mars 2017 lors d'une conférence-récital de l'universitaire et poète Claudio Rodríguez Fer, « Represión y resistencia en Galicia en tiempos del Nacional catolicismo » (RODRÍGUEZ FER, 2017).

BIBLIOGRAPHIE

- ARNABAT MATA, Ramón (2019), *Asociáos y seréis fuertes. Sociabilidades, modernizaciones y ciudadanías en España, 1860 y 1930*, Zaragoza, Prensa de la universidad de Zaragoza.
- BALLÓ, Tània (2016), *Las Sinsombrero*, Madrid, Planeta.
Disponible sur : <http://www.lassinsombrero.com>
- BARRACHINA, Marie-Aline (1993), « Las primeras jornadas eugénicas españolas (Madrid 1928-Madrid 1933) », in *Hommage à Nelly Clemessy*, Nice, Université de Nice-Sophia Antipolis (Publications de la Faculté des lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice), nueva serie, n° 14, p. 43-55.
- (2004), « Maternidad, feminidad, sexualidad. Algunos aspectos de las *Primeras Jornadas Eugénicas españolas* (Madrid, 1928 - Madrid, 1933) », *Hispania*, vol. LXIV/3, n° 218, p. 1003-1026.
- BLANCO, Carmen (1995), *El contradiscurso de las mujeres. Historia del feminismo*, Olga Novo (trad.), Vigo, Nigra.
- (2006), « Vida e morte de Juana Capdevielle », *Unión libre, cadernos de vida e culturas*, n° 11, p. 14-16.
- BOURDIEU, Pierre (2001), *Langage et pouvoir symbolique* (inclus *Ce que parler veut dire*, Fayard, 1982), Paris, Éditions du Seuil.
- DIEZ DE REVENGA, Francisco Javier (2001), *La poesía de vanguardia*, Madrid, Laberinto.
- GALÁN ORTEGA, José (2015), *Francisco Pérez Carballo. Memoria y biografía*, Madrid, Editorial Complutense, Faculté de Géographie et d'Histoire, Dépt. d'Histoire contemporaine, dir. de thèse Juan Pablo Fusi Aizpurúa.
- (2017), « Memoria de Francisco Pérez Carballo y Juana Capdevielle desde la Transición », *Hispania Nova*, n° 15, p. 274-295.
Disponible sur <https://doi.org/10.20318/hn.2017.3489>
- FUENTE DE LA, Inmaculada (2015), *Las republicanas "burguesas"*, Madrid, Silex ediciones.
- GALLEGUERO RUBIO, Cristina (2010), *Juana Capdevielle San Martín. Bibliotecaria de la Universidad de Madrid*, Madrid, Editorial Complutense.
- LÁZARO, Luis Miguel (2009), « Luis Huerta: eugenio, medicina y pedagogía en España », *Hist. educ.*, n° 28, Universidad de Salamanca, p. 61-88.
Disponible sur <http://rca.usal.es/index.php/0212-0267/article/viewFile/10262/10695>
- LEÓN, María Teresa (1970), *Memorias de la melancolía*, Buenos Aires, Losada.
- LE BIGOT, Claude (2019), « Modernité et anticonformisme dans *Urbe* de César Muñoz Arconada » in *La ville aux temps des avant-gardes*, P. Alexandre et C. Terrasson (éd.), *L'Âge d'or*, n° 11, 2018. <https://journals.openedition.org/agedor/3608>
- MARTÍN SANTAELLA, Isabel (2013), « La vanguardia en femenino y singular: las mujeres en *El nuevo romanticismo* de José Díaz Fernández », *Revista Semestral de Iniciación a la investigación en Filología*, Vol. 9, Universidad de Almería, p. 69-90.
Disponible sur <http://www.ual.es/revistas/PhilUr/pdf/PhilUr09.5.MartinSantaella.pdf>
- MUÑOZ ARCONADA, César (1928), *Urbe*, Málaga, Sur.
- NASH, Mary (Selección y prólogo, 1976), *Mujeres Libres: España 1936-1939*, Barcelona, Tusquets.
- PARREÑO José María (2001), « Zoología de vanguardias españolas », *Revista de libros de la Fundación Caja Madrid*, n° 60, p. 28-30.
Disponible sur <http://www.jstor.org/stable/30229685>
- RODRIGO, Antonina (1979), *Mujeres para la historia. La España silenciada del siglo XX*, Barcelona, Carena.

- (2002), *Amparo Poch y Gascón. Textos de una médica libertaria*, Zaragoza, Alcaraván Ediciones.
- RODRIGUEZ FER, Claudio (2006), *As costureiras. Textos para teatro en lembranza de Juana Capdevielle, María Vázquez Suárez e Mercedes Romero Abella*, con ilustración de Sara Lamas, *Unión libre. Cadernos de vida e culturas*, n° 11, Sada-A Coruña, Ediciós do Castro, p. 37-47.
- (2009), *Ámote vermella*, Santiago de Compostela, Xerais.
- (2016), *Les amours profonds/os amores profundos*, Annick Boilève-Guerlet, Michèle Lefort, María Lopo, Claude-Henri Poullain (trad.), Santiago de Compostela, Follas novas.
- RODRIGUEZ FER, Claudio (2017), conférence et récital, « Represión y resistencia en Galicia en tiempos del Nacional catolicismo », Claudie Terrasson (coord.), université Paris-Est-Marne-La-Vallée, 27 mars 2017.
Disponible sur :
<http://podcast.u-pem.fr/channelcatmedia/10/MEDIA170629103711945>.
- SALAVERRÍA, José María (1926), « El primer club femenino », *ABC*, 12 novembre 1926, p. 5-6.
- SAN SEGUNDO MANUEL, Rosa (2000), « La actividad bibliotecaria durante la Segunda República Española », *Cuadernos de documentación multimedia*, n° 10, p. 515-524.
- (2010), « Mujeres bibliotecarias durante la II República: de vanguardia intelectual a la depuración », *Participación Educativa*, n° extra 1, p. 143-164.
- SIMÓN ALEGRE, Ana Isabel (2009), « Entre el amor y la sexualidad: Palabras de mujeres en torno a las cuestiones sexuales desde el final del siglo XIX hasta el inicio de la Guerra Civil española (1936) », *ARENAL revista de historia de la mujer*, n° 16/2.
- VICENS DE LA LLAVE, Juan (2002), *España viva: el pueblo a la conquista de la cultura*. Madrid, Vosa.
- WOOLF, Virginia (2016), *Un lieu à soi*, Marie Darrieusecq (trad.), Paris, Denoël, coll. Empreintes.
- ZABALA-VÁZQUEZ, Jon (2012), « La presencia femenina en la documentación », in *Género y mujer desde una perspectiva multidisciplinar*, Madrid, Complutense, Fundamentos, p. 99-120.
Disponible sur : <https://revistas.ucm.es/index.php/INFE/article/download/.../41764>

Pour citer cet article : Terrasson, Claudie (2020), « Savoirs d'aujourd'hui sur les femmes. Femmes de savoir au temps des avant-gardes. Le cas de Juana Capdevielle, femme libre », *Lectures du genre* n° 14 : Genre(s) et liberté(s), p. 10-25.